



HAL
open science

Augustin ou le Maître est là, le plus “singulier roman” des “lettres catholiques” ?

Hervé Serry

► **To cite this version:**

Hervé Serry. Augustin ou le Maître est là, le plus “singulier roman” des “lettres catholiques” ?. José Fontaine; Bernard Gendrel. Joseph Malègue, à la (re)découverte d’une œuvre, Les éditions du Cerf, 2023, 9782204154611. <hal-04387593>

HAL Id: hal-04387593

<https://hal.science/hal-04387593v1>

Submitted on 12 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

***Augustin ou le Maître est là*, le plus « singulier roman » des « Lettres catholiques » ?
Éléments sur l'histoire des écrivains catholiques et la réception littéraire de Joseph Malègue.**

Hervé Serry

« *Augustin ou le Maître est là*, le plus “singulier roman” des “lettres catholiques” ? Éléments sur l'histoire des écrivains catholiques et la réception de Joseph Malègue », José Fontaine, Bernard Gendrel (dir.), *Joseph Malègue, à la (re)découverte d'une œuvre*, Paris, Cerf, 2023, p. 15-26.

Depuis l'avènement d'un système éditorial industrialisé, aboutissant d'abord à la séparation des fonctions d'édition des livres et de leurs fabrications, l'éditeur, comme opérateur de la sélection des textes et de leur promotion sous la forme de livres est l'instance décisive pour la reconnaissance d'une œuvre par des publics¹. Suite à cela, dans les premières décennies du 20^e siècle, l'extension des publics lettrés confirme l'émergence de l'alliance d'une légitimité littéraire et de la réussite commerciale. Les pratiques de Gaston Gallimard et de Bernard Grasset, et leur concurrence sur le terrain littéraire illustrent cette dynamique². Au-delà de ces deux figures majeures, dont les trajectoires sont sans cesse rappelées au détriment, peut-être, d'une histoire de l'édition littéraire plus attentive à une certaine normalité (vs les héros de ce monde culturel), l'ensemble de la production littéraire, majeure ou mineure, est asservie à ces logiques. En témoigne, pour un sous marché du roman, les efforts déployés, particulièrement après 1910, par des écrivains se revendiquant du catholicisme pour se faire reconnaître sur le marché littéraire, auprès des publics catholiques, mais aussi plus largement, en créant des revues, des collections, des lieux de débats définissant, et faisant ainsi exister, une littérature catholique à part entière, d'abord sous le label d'une « renaissance littéraire catholique »³. Efforts dont la réussite se complique d'une opposition récurrente de ces écrivains avec des clercs ou des instances cléricales ayant pour objectif de vérifier les qualités dogmatiques ou plus simplement morales d'une production littéraire se revendiquant du catholicisme. En témoigne aussi, les cas de certains écrivains, dont les œuvres, atypiques sous certains aspects, rencontrent des difficultés pour se faire reconnaître et toucher des publics. Puisque c'est à l'aune d'une reconnaissance sur un marché commercial que la littérature est aussi estimée. La notoriété littéraire, la réputation artistique qui s'y agrège et en constitue un moteur, advient par des mécanismes divers dont l'éditeur, le label éditorial, est devenu au cours du 20^e siècle un élément incontournable. Le parcours d'un écrivain prend des chemins multiples dont les revues destinées aux pairs aux débuts du 20^e siècle sont des lieux clés. Les genres successifs abordés, les ressources initiales, les réseaux relationnels et/ou la pratique de la presse littéraire ou généraliste – comme critique –, participe de ces chemins de reconnaissance. Dans cette

¹ Yann Sordet, *Histoire du livre et de l'édition*, Paris, Albin Michel, 2021, 7^e partie, p. 618 sq.

² Anna Boschetti, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », Chartier, Roger, Martin, Henri-Jean (dir.), *Histoire de l'édition française*, vol. 4, *Le Livre concurrencé 1900-1950*, Paris, Promodis, Fayard, Cercle de la Librairie, 1990-1991, p. 511-551.

³ Pour l'histoire détaillée de la « renaissance littéraire catholique », dont ses antécédents au 19^e siècle, je renvoie à mon livre : *Naissance de l'écrivain catholique*, Paris, La Découverte, 2004.

perspective, le cas de la réception de Joseph Malègue, écrivain d'un seul roman important de son vivant, *Augustin ou le maître est là* paru en 1933, est intéressante à plus d'un titre. Il ne peut s'agir ici de formaliser un parcours intellectuel et littéraire, professionnel et religieux aussi⁴, atypique au regard d'autres, mais d'en poser quelques éléments pour tenter de voir comment, aussi bien du point de vue de l'espace littéraire que de la « renaissance littéraire catholique », Malègue, depuis la reconnaissance certaine à son époque, mais toutefois incomplète, participe de certains des traits principaux des évolutions de la place et des responsabilités des écrivains catholiques vis-à-vis de la hiérarchie catholique, des publics catholiques et des écrivains non catholiques. Son parcours, en partie inachevé littérairement, emprunte à la fois à ce que devient la littérature catholique dans les années 1940 et 1950, avec ses impasses, et à ce que fut ce mouvement formalisé de « renaissance » ou de « renouveau » de la littérature catholique, dont il n'est, au final, qu'un acteur indirect.

Le chef-d'œuvre méconnu des « Lettres catholiques »

Dans *La Croix*, en janvier 1941, Luc Estang, le déjà célèbre détenteur de la page littéraire du quotidien « officiel » du catholicisme français⁵, rend un « hommage posthume » à Joseph Malègue et son « œuvre maîtresse », *Augustin ou le Maître est là*. Concernant l'accueil fait à cette œuvre, son propos enchaîne des éléments explicatifs, relevant aussi bien de l'aura qui entoure l'écrivain de ce seul livre que des difficultés rencontrées pour sa réception. Malègue menait toujours de front plusieurs projets d'écriture à laquelle il apportait la même rigueur, la « même patience, jamais satisfaite ». Un « labeur scrupuleux » qui explique les douze années nécessaires afin de mener à son terme le manuscrit d'*Augustin*. Plusieurs réécritures successives furent effectuées et c'est, sur le conseil de ses proches, que l'écrivain acceptera de soumettre son texte à un éditeur. Pour Estang, alors seulement occupé par l'écriture poétique, avec un souci de qualité qu'il mettra dans son écriture romanesque après-guerre – ce qui pourra le conduire à s'interroger publiquement sur les pratiques de certains écrivains, prolifiques, comme Henry Bordeaux⁶ –, ces reprises successives sont le signe d'un respect de l'écrivain pour son travail et ses lecteurs caractéristiques des « vrais écrivains » : « seuls les médiocres se contentent du premier jet. » Mais cette attitude scrupuleuse peut avoir des effets secondaires négatifs Malègue refusait de transiger sur la forme de son œuvre pour la « rendre plus assimilable » par des lecteurs ou lectrices. L'énormité du roman, rappelle Estang, a conduit l'éditeur de Malègue à le publier en deux volumes, ce que l'écrivain aurait d'abord refusé avant de se laisser convaincre. Si l'éditeur pouvait être « apeuré » par un tel livre, « le goût littéraire de ces dernières années » l'était probablement aussi par « des viandes aussi riches ». Le jury du Prix Fémina malgré les qualités reconnues à ce roman fit le choix de ne pas le distinguer, certes parce que Malègue avait déjà reçu le prix Claire Virenque et que le Fémina ne récompensait pas un auteur déjà primé. Au-delà de sa « nature très secrète », l'éloignant d'une exposition personnelle au profit de son écriture qui livrait, seule, son message, Malègue et son « cerveau encyclopédique » est une autre singularité. Cette capacité, avec une rare minutie, de mobiliser les savoirs d'une multitude de domaines – Estang mentionne la philosophie, l'exégèse, la botanique, l'architecture, le symbolisme musical ou encore la médecine –, suscite une

⁴ Nous nous appuyons d'abord sur : José Fontaine, *La Gloire secrète de Joseph Malègue (1876-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2016.

⁵ Luc Estang ne publiera ses premières œuvres romanesques qu'à compter de 1949, mais sa place dans la critique (et la poésie) catholique est importante dès le début des années 1940. Voir l'excellent travail d'Anne-Lise Depoil, *Luc Estang, « Journal (19340-1955), Edition critique*, Thèse de l'École nationale des Chartes, 2016, 2 tomes, 255 et 533 p.

⁶ Luc Estang, « L'Ombre sur la maison », *La Croix*, 14-15 novembre 1942 et réponse d'Henry Bordeaux, *La Croix*, 12-13 décembre 1942.

indéniable admiration, mais démontre encore qu'il s'agit de l'œuvre d'une vie. De tels « dons encyclopédiques » confèrent à l'œuvre son caractère « unique » tout en obligeant le critique littéraire à une humilité, car il ne peut maîtriser autant de domaines. Cette d'exigence que Malègue s'était imposée rejoint, pour la question de l'art déployé et de la forme du roman, ce que le romancier réclame à ses lecteurs. Certaines longueurs ne peuvent être évitées, tout autant que la densité d'une œuvre dont le second tome est « le véritable roman » alors que le premier relève plutôt du genre de l'essai. Si Malègue avait « le public en estime », comme Estang l'a déjà indiqué en ouverture de sa critique, « il ne craignit pas de lui proposer un livre austère, une pensée hautaine, et une vie intérieure frémissante. » En quelque sorte une « gageure ». Et de conclure : « Les Lettres catholiques lui doivent l'un des plus grands romans et en tout cas le plus singulier, au meilleur sens, de l'entre-deux-guerres⁷. »

À sa manière habituelle, qu'il perfectionnera encore les années suivantes, Luc Estang use d'une plume ouverte, curieuse et directe pour formuler son appréciation de Malègue afin de transmettre à ses lecteurs catholiques une critique sensible aux dynamiques intellectuelles de son époque. Ce qui n'était pas sans difficulté dans le quotidien *La Croix*⁸. En cela, il est éloigné d'une critique moralisante largement présente dans de larges milieux catholiques, attentifs à l'édification. De plus, il présentait aussi les ressorts de la diffusion des œuvres, à l'instar du rôle des éditeurs. Ce point de vue sur Malègue, après la disparition de l'écrivain, n'était pas inédit. On retrouve, dans les articles contemporains de la sortie du roman, des éléments d'analyse semblables. Un type de reprise, et de continuité dans les appréciations critiques, dont la prise en compte est indispensable à la compréhension de la construction des réputations puisque la succession des articles des critiques, construits sur des emprunts d'éléments factuels ou de jugements, renforce certains types d'appréciations, et participe à l'élaboration de récits parfois légendaires. Sans qu'un lien puisse s'établir, on retrouve des éléments d'appréciations semblables dans un article de Franc-Nohain paru en 1933 dans *L'Écho de Paris* au moment de la sortie d'*Augustin ou le Maître est là*. Cet écrivain et critique, alors connu pour ses talents de fabuliste, était également un auteur de la maison jésuite Spes (Société parisienne d'éditions sociales). Ayant fait le constat de l'attention que la critique porte à ce roman d'« exceptionnelle qualité », Franc-Nohain lui refuse toutefois la qualification de chef-d'œuvre, car celle-ci suppose « une volonté d'ordre » étrangère à Malègue. C'est le défaut du roman, mais aussi un élément positif qui le distingue : rien n'y est arrangé pour plaire au public. L'écriture d'*Augustin...* est une véritable libération pour son auteur : sa publication sert à se « débarrass[er] d'un fardeau ». On peut donc reprocher sa complexe richesse. Pourquoi l'éditeur n'a-t-il pas publié ce roman sous la forme d'une suite qui aurait moins accablé le lecteur que ce fort opus de 860 pages narrant, qui plus est, un « drame austère », à dimension religieuse sans être jamais apologétique ? La matière, lestée de la culture sans faille de l'auteur, aurait pu permettre « la substance de dix romans ». D'ailleurs Malègue, écrivain de « tous les livres » avec ce seul volume, produira-t-il un autre roman ? *Augustin*, sans aucun doute, porte une force qui permettra « qu'un jour un de nos arrière-petits-neveux s'émeuve et s'émerveille, qui aura retrouvé ces deux gros volumes, un soir d'automne, à la campagne, sur les rayons de la vieille bibliothèque (...) ».

D'autres appréciations, argumentées autour de préceptes plus esthétiques parfois, confirment les mêmes qualités et défauts de cette entrée remarquée en littérature. Souvent mentionnée comme le signe d'une réussite critique, la courte chronique de Jean Wahl dans *La NRF*, alors au centre de la vie littéraire parisienne, indique d'abord l'accès difficile d'un livre pour estimer que sa lecture est une récompense tant son érudition, l'acuité de son propos ou

⁷ Luc Estang, « Joseph Malègue et *Augustin ou le maître est là* », *La Croix*, 5 janvier 1941.

⁸ Voir ce qu'en dit, son confrère (et successeur) à *La Croix*, Lucien Guissard, « *La Croix* et la littérature », René Rémond, Émile Poulat (dir.), *Cent ans d'histoire de La Croix*, Centurion, 1988, p. 408-422.

encore ses « notations très aiguës » qui font penser à Marcel Proust, révèle « un bel écrivain »⁹. Ces appréciations positives signalent que ce livre publié chez un éditeur marginal du point de vue littéraire parvient à alerter *La NRF* qui, il faut le rappeler, a toujours été attentive à la production romanesque catholique (avec Jacques Rivière notamment) et qui, dans les années 1930, élargit lentement de ce côté du spectre intellectuel ses accointances sous la houlette de Jean Paulhan¹⁰.

De ce survol d'une réception critique à la fois enthousiaste, mais aussi perturbée par certains partis-pris esthético-littéraires solidement menés par l'écrivain Joseph Malègue, apparaît que l'étrangeté du livre, son éloignement aussi bien formel qu'en terme éditorial, de la centralité littéraire n'est que très partiellement compensé par les critiques positives. Cette présence périphérique, dont les réceptions successives à compter des années 1950 pourront se servir pour valoriser plus encore l'aspect unique de ce parcours d'écrivain, peut aussi être mobilisé pour saisir comment *Augustin ou le Maître est là* éclaire certains éléments de l'existence de la littérature catholique durant les années 1930, à l'issue d'un mouvement de « renaissance littéraire catholique » finissant que nous allons maintenant évoquer.

L'oubli des efforts de la « renaissance littéraire catholique » dans les années 1930

Peut-on relier le parcours littéraire de Joseph Malègue à certaines lignes de force de la « renaissance littéraire catholique » ? Des années 1910 aux débuts des années 1930, sous diverses formes, ce mouvement tente de faire exister une esthétique romanesque catholique, « une armée catholique de la plume », selon une expression du jésuite Albert Bessières¹¹, typique de cet élan à la fois militant, religieux et littéraire. Il s'agit à la fois de faire rayonner le catholicisme, et la pensée catholique, au sein d'une France laïque et républicaine dont une frange de la « renaissance », liée à la ligue Action française de Charles Maurras, veut remettre en cause les orientations républicaines et laïques tandis que d'autres acceptent certains éléments des renouvellements politiques advenus au début du 20^e siècle. La « crise moderniste » et ses condamnations, anathèmes et autres débats houleux participent de cette prise en charge, d'abord par des laïcs, d'un renouveau de la pensée catholique¹². Trois phases principales, qu'il ne s'agit pas de détailler ici, caractérisent cette « renaissance littéraire catholique ». Dans les années 1910, et jusqu'à la Première Guerre mondiale, des revues, à commencer par *Les Cahiers de l'Amitié de France* animés par Robert Vallery-Radot, François Mauriac et Eusèbe de Bremond d'Ars, tentent de définir une esthétique catholique conforme au dogme afin d'imposer cette littérature inspirée par la religion auprès des écrivains non-croyants et des publics. Cet espoir, qui ne sera pas sans résultat, est toutefois rendu particulièrement difficile par les censures successives que des religieux, d'abord des dominicains proches de *La Revue des jeunes*, font peser sur les ambitions esthétiques de ces jeunes écrivains¹³. Après la guerre, un deuxième moment débute sensiblement plus orienté par les questions politiques et l'organisation même de la visibilité des lieux d'une pensée catholique vivante. Les questions esthétiques, du rapport autorisé au dogme ou encore de la place des laïques dans la représentation d'une parole catholique sont toujours présents, comme en témoigne la vive

⁹ Jean Wahl, *La NRF*, janvier 1934, p. 142. C'est Jeanne Ancelet-Hustache qui dans *Les Nouvelles littéraires* (9 décembre 1933) affirme d'abord que Malègue est « Proust catholique ». Une filiation souvent reprise comme on le sait, notamment par Jacques Madaule en 1959 dans *La Table ronde*.

¹⁰ François Mauriac et Jean Paulhan, *Correspondance 1925-1967*, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2001, 376 p.

¹¹ *Les Lettres*, n°2, 1^{er} février 1921, p. 145-164.

¹² Maurilio Guasco, *Le Modernisme. Les faits, les idées et les hommes*, Paris, Cerf, 2007.

¹³ A ce sujet, voir l'édition que j'ai établie de la correspondance entretenue entre Robert Vallery-Radot et un grand aîné de la « renaissance littéraire catholique, Francis Jammes : « Correspondance Francis Jammes – Robert Vallery-Radot (1909-1934) », *Bulletin de l'association Francis Jammes*, n°28, décembre 1998, 116 p. Une version est disponible en ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/halshs-00605205>

querelle autour du *Jardin sur l'Oronte* de Maurice Barrès ou celle dans lequel Jacques Maritain est entraîné par une figure du quotidien *La Croix*, Jean Guiraud, après son soutien au livre de Joseph Delteil sur Jeanne d'Arc (1925). La revue la plus représentative de cette deuxième période de la « renaissance littéraire catholique », *Les Lettres* fondée par Gaëtan Bernoville, avec le soutien de René Johannet, traite de ces questions esthétiques, mais, de ses activités, il faut surtout retenir qu'elle devient l'épine dorsale des débats des penseurs catholiques. *Les Lettres* sont le lieu de confrontation de l'ensemble des courants intellectuels et littéraires catholiques, des partisans de la royauté à ceux qui acceptent la démocratie républicaine. Ce rôle central pour « l'union des forces catholiques¹⁴ » devient encore plus prégnant quand Bernoville parvient à faire de sa revue la caisse de résonance de la « Semaine des écrivains catholiques », dont il est aussi le fondateur. À compter de 1921, cette manifestation annuelle réunit pour des débats, le plus souvent à l'Institut catholique de Paris, l'ensemble des forces intellectuelles catholiques. Il en résulte une effervescence renouvelée de ces milieux dont une raison est la capacité de groupes minoritaires, à commencer par les opposants à une soumission des catholiques à Action française et la pensée maurrassienne, de contribuer à une autre parole intellectuelle catholique. Et c'est précisément la condamnation par le pape de la ligue Action française en 1926, force politique dominante dans les milieux intellectuels catholiques, qui amoindrit la force du discours d'union autour d'une « renaissance catholique » portée par *Les Lettres*, en ne faisant plus du retour à une société gouvernée par la religion un impératif. La revue de Gaëtan Bernoville perd son rôle et ses soutiens pour disparaître aux débuts des années 1930.

De ces deux premières phases, Joseph Malègue, dont l'œuvre est en devenir comme on le sait, n'est pas présent. Ses publications sont encore rares, mais on peut considérer qu'il est significatif que son livre principal paraisse en 1933, durant le dernier moment de la « renaissance littéraire catholique ». Après la condamnation d'Action française, le temps est à un retour vers le spirituel, la littérature, l'esthétique, bien loin de questions politiques devenues brûlantes durant cette crise née de la manifestation de l'autorité papale. Sans résumer toute la période, la première livraison de *Vigile* explicite clairement cette orientation : « Le catholicisme n'étant à aucun degré un parti, *Vigile* n'a pas de programme – sinon d'offrir à quelques écrivains catholiques tant étrangers que français le lieu de rencontre où ils puissent collaborer en parfaite communauté de foi, selon le mode d'expression propre à chacun d'eux¹⁵. » Ce périodique de belle facture, d'abord édité par Grasset qui y voyait un moyen de toucher un public catholique et de satisfaire François Mauriac, qui publiait sous sa marque, souhaite concurrencer *La NRF* d'André Gide (publiée chez Gallimard). Plusieurs animateurs de *Vigile* partagent à la fois un rapport de proximité avec *La NRF* et d'être de récents convertis au catholicisme : Charles du Bos, Gabriel Marcel, François Mauriac. Ce dernier, avec un zèle typique d'un retour à la fois, avait réclamé que les collaborateurs de *Vigile* soient des catholiques pratiquants : il regrettera vite ce choix qui complique le recrutement des auteurs¹⁶. Toutefois, comme pour clore sur un autre pied, le mouvement lancé par *Les Cahiers de l'Amitié de France* des années 1910, c'est un prêtre, l'abbé Altermann, lui aussi un converti, qui conduit *Vigile* à une impasse. Ne laissant aucune initiative aux écrivains de la revue, au nom d'une prétendue intransigeance religieuse, il censure systématiquement toutes les ambitions littéraires. Après quelques numéros, la revue disparaîtra et avec elle la « renaissance littéraire catholique » comme mouvement revendicatif.

Rapidement présenté ici, cette « renaissance » a eu pour effet d'occasionner une multitude de débats autour de la place et du rôle social de l'écrivain catholique, tout autant que

¹⁴ Selon le titre d'un article du jésuite Albert Bessièrès afin de lancer un débat sur cette question (*Les Lettres*, n°11, 1^{er} novembre 1923, p. 655-684).

¹⁵ « Au lecteur », *Vigile*, premier cahier, 1930, p. 9.

¹⁶ Lettre de François Mauriac à Paul Claudel, 28 avril 1932, François Mauriac, Paul Claudel, *La Vague et le rocher, Correspondance 1911-1954*, Paris, Minard, p. 39.

de sa situation vis-à-vis des clercs et de l'Église. Je ne traiterai pas ici des attendus proprement philosophiques ou religieux d'*Augustin ou le Maître est là*, analysés ailleurs, notamment par José Fontaine dans ses rapports avec la pensée de Maurice Blondel, philosophe éloigné du thomisme alors la norme de l'institution ecclésiale¹⁷. Pour les écrivains et les intellectuels catholiques de l'entre-deux-guerres, la « crise moderniste » est bien entendu un cadre définissant les possibles de leur action. À plusieurs reprises, le travail romanesque de Malègue a été interrogé depuis cet arrière-plan décisif du catholicisme du vingtième siècle¹⁸. L'écrivain fut d'ailleurs proche de certains cercles ou auteurs actifs pour la pensée catholique de la période et interrogeant certaines orientations liées au thomisme dans le cadre de la « renaissance littéraire catholique » et plus largement. Ainsi Jacques Chevalier qui fut un collaborateur régulier de la revue *Les Lettres* à l'occasion, par exemple, d'un débat avec Jacques Maritain autour de la pensée bergsonienne.

Deux ans après la publication d'*Augustin*, en mars 1935, on retrouve Malègue convié à participer à une importante « Enquête sur le problème du romancier catholique » dirigée par Xavier de Lignac pour *La Vie intellectuelle* des dominicains des Éditions du Cerf. Ce périodique, fondé en 1928, dans le cadre d'une défense du « catholique d'abord » opposé au « politique d'abord » de Charles Maurras, connaît plusieurs vies bien décrites par Yvon Tranvouez puis, plus récemment, par Étienne Fouilloux¹⁹. Lorsque Xavier de Lignac, aussi connu pour son engagement au sein d'*Ordre nouveau*, produit cette enquête, la revue dominicaine est reprise en main par le père Bernanot avec une ligne au plus près des directives romaines. Pour cette enquête, de grands noms sont sollicités. D'abord, Henry Bordeaux et Henri Pourrat, les représentants d'une littérature moralisante et d'ordre, ancré dans une vision traditionaliste, voire régionaliste. Plusieurs représentants de l'Académie française, à laquelle Bordeaux appartient depuis 1919, furent sollicités pour participer à la « Semaine des écrivains catholiques ». On remarque l'absence de plusieurs animateurs décisifs de la « renaissance littéraire catholique », à l'instar de Maritain, Bernoville ou Vallery-Radot. Pour une part, Émile Baumann représente ce mouvement, car il en fut l'un des écrivains sans en être un animateur direct même si sa position d'ainé lui confère une autorité certaine et de multiples engagements. Né en 1868, ancien élève des jésuites, Baumann est « catholique intégral, sinon intégriste », un temps proche du Sillon avant de rejoindre la ligue Action française²⁰. Cette fraction tendanciellement moralisante est largement compensée par les représentants d'un discours esthétique se voulant plus proche d'une autonomie de la littérature, dans les limites où les catholiques peuvent la concevoir. Le philosophe Gabriel Marcel, converti en 1929 et proche de *Vigile* après avoir délaissé *La Nrf*, et plus encore les critiques et essayistes Daniel-Rops et Jacques Madaule, représentent des positions qui gagnent en audience dans les années 1930 (avec *Esprit* d'Emmanuel Mounier, mais aussi *Sept* des dominicains) puis après la Seconde Guerre mondiale. La présence de François Mauriac est incontournable. Il est la figure majeure du dernier moment du mouvement de « renaissance et son œuvre le pivot autour duquel

¹⁷ José Fontaine, « L'Action et « Histoire et dogme » de Maurice Blondel chez Joseph Malègue », *Nouvelle revue théologique*, 2019, 3, p. 430-447.

¹⁸ Plusieurs articles sont consacrés à cette question, dont ceux de Claude Barthe, « Joseph Malègue et le “roman d'idées” dans la crise moderniste », Claude Barthe (dir.), *Les Romanciers et le catholicisme*, Versailles, Éditions de Paris, 2004, p.83-97. Pauline Brunet, « Le clair-obscur de la bible dans deux romans de la crise moderniste : *Augustin ou le Maître est là* de Joseph Malègue et *Jean Barois* de Roger Martin du Gard », Jean-Yves Masson, Sylvie Parizet (dir.), *Les écrivains face à la Bible : herméneutique et création*, Paris, Cerf, 2011, p. 83-98. Et Yves Chevrel, « *Paradise Lost* : romanciers de la crise moderniste » (Mary A. Ward, Antonio Fogazzaro, Roger Martin du Gard, Joseph Malègue », Veronique Gely, François Lecercle, *Imaginaires de la bible, Mélanges offerts à Danièle Chauvin*, Paris, Garnier, 2013, p. 289-302.

¹⁹ Yvon Tranvouez, « La fondation et les débuts de *La Vie intellectuelle* (1928-1929). Contribution à l'histoire du catholicisme intransigeant », *Archives de sciences sociales des religions*, 1976, 42, p. 57-96. Etienne Fouilloux, (avec Tangi Cavalin et Nathalie Viet-Depaule), *Les Éditions du Cerf 1918-1965*, Paris, PUR, 2018, p. 53 sq.

²⁰ Louis Chaigne, *Les Lettres contemporaines*, Paris, Del Duca, 1964, p. 199.

l'enquête est bâtie. Il compense l'absence fortuite de son compagnon de l'aventure de *Vigile*, Charles du Bos, incarnation de la critique littéraire. Ce dernier, souffrant comme il est précisé par De Lignac, n'a pas pu transmettre une réponse. Du Bos, auteur de deux conférences parues en volume en 1933 chez Corrèa sous le titre de *François Mauriac ou le problème du romancier catholique*, demeure toutefois omniprésent pour ce bilan de *La Vie intellectuelle*. Ses analyses sont devenues le paradigme de la question littéraire catholique. Comme un aboutissement des débats passés, cet essai sur Mauriac, qui fut aussi des premiers pas de la "renaissance littéraire catholique" durant les années 1910, la littérature édifiante est rejetée au nom d'une appréhension véritable de la vie, du drame humain. La foi, pleinement assumée et vécue, permettrait à l'artiste de tendre à la liberté artistique. Et à la manière des positions du philosophe laïque de la "renaissance thomiste", Jacques Maritain, et son livre *Art et scolastique* (1920), c'est l'"œuvre chrétienne [qui] veut l'artiste saint, en tant qu'homme"²¹. De par sa position importante après qu'il ait répudié son premier maître Henri Bergson, se soit converti à la catholicisme, puis au thomisme, puis rapproché d'Action française, Maritain fut au cœur de nombreuses polémiques autour du refus du moralisme en littérature comme en art, par la défense d'une dimension humaine de l'œuvre. Charles Du Bos suit donc une ligne similaire en traitant de l'écrivain Mauriac, dont on sait que les romans pouvaient être controversés. Non sans courage pour un converti, Charles Du Bos s'éloigne aussi d'une imprégnation thomiste, pour simplifier encore l'approche de ces questions en focalisant l'analyse sur la spiritualité, et, plus encore, sur la "vérité humaine" que l'écrivain doit s'imposer pour être capable d'évoquer toutes les noirceurs du monde²².

La présence de Joseph Malègue, écrivain quasi débutant au regard des longues carrières des aînés sollicités, ne doit pas étonner. D'une part, comme on le sait, son livre paru en 1933 n'est pas passé inaperçu et il a pu faire fructifier son audience en publiant des articles et en participant à des conférences, en France et à l'étranger, mais aussi des essais chez Flammarion et Spes, mais aussi au Cerf, l'éditeur de *La Vie intellectuelle*. D'autre part, sa réponse à l'enquête sur la littérature catholique participe d'une collaboration avec la revue dominicaine, puis avec *Sept* l'hebdomadaire également accueilli à compter de 1934 par Les Éditions du Cerf. Sa signature se retrouve dans *La Vie catholique* ou *La Vie spirituelle*, respectivement proche et directement publiée par les dominicains. Devant divers publics, on sait grâce à Jean Lebrech, qu'il donne aussi des conférences qui traitent en 1934 et 1935 du roman et du romancier chrétien²³. Cette production rapidement évoquée marque une présence nouvelle de l'écrivain Joseph Malègue, à un moment où ses ambitions intellectuelles trouvent des échos au sein d'un espace littéraire marqué par une effervescence inédite, dont la création des revues non conformistes, de la revue *Esprit* qui participe de cette dynamique à sa manière "personnaliste", de *Sept* mais aussi d'autres initiatives, à l'image de la création en 1935 des éditions du Seuil, par un abbé Jean Plaquevent et ses disciples, de jeunes laïcs décider à agir dans la cité²⁴. Selon Malègue, fidèle en cela à sa littérature et, simultanément, aux définitions de l'action du romancier catholique qui s'impose dans les années 1930, parmi les devoirs de celui-ci, la nécessité "de peindre les mauvaises mœurs". Certes, cette exigence de vérité peut conduire à un certain sensationnalisme, pour utiliser un terme qui n'appartient pas au vocabulaire de Malègue, autrement dit à une déformation du beau. Parmi les risques encourus, il regrette

²¹ Jacques Maritain ; *Art et scolastique, Œuvres complètes*, t.1, Paris, Fribourg, Éditions Saint-Paul, Éditions universitaires, 1985, p. 142.

²² Voir les analyses de Jean Lebrech, *L'Art de la nouvelle selon Joseph Malègue*, Paris, Dessain et Tolra, 1969, p. 29 sq.

²³ Comme le précise Jean Lebrech, op.cit., p. 30, note 31. Et Jean Lebrech, *Joseph Malègue : romancier et penseur (avec des documents inédits)*, Paris, Dessain et Tolra, 1969, p. 438 sq.

²⁴ Hervé Serry, *Aux origines des éditions du Seuil*, Paris, 2005. Notons que le plus proche disciple de l'abbé Plaquevent, Yves Sjoberg, contribue au numéro de *La Vie intellectuelle* ou l'enquête sur le romancier catholique parait avec un texte sur « Le Musée de Grenoble au Petit-Palais ».

encore l'exagération de la fonction charnelle et de ses "enveloppes psychologiques" commune à de nombreux romans de son temps. On perçoit une réflexion approfondie, sérieuse, voire rigide par certains aspects, de l'expression artistique portée par une foi religieuse. "C'est moins par ce qu'il s'interdit que se caractérise le roman chrétien que par le supplément de vérité qu'il tâche d'apporter au monde des lettres. Le devoir n'est jamais négatif qu'en apparence." Malègue peut conclure sa contribution en affirmant que "c'est cependant l'immoralité qui est la négation véritable et les prohibitions de la morale ne sont jamais, même en littérature, que l'abstention d'une abstention²⁵." Si d'un point de vue générationnel, Joseph Malègue, né en 1876, est contemporain des écrivains ayant lancé la "renaissance littéraire catholique" – ceux qui selon l'expression de Mauriac connurent "les 'Deux Frances' [qui] partout s'affrontaient²⁶", sa formation à l'université, le rapproche singulièrement de générations postérieures, à l'image d'Emmanuel Mounier, né en 1905, qui dans les années 1930, alors que l'Action catholique est le moteur des activités ecclésiales, seront le ferment d'un engagement catholique renouvelé. Plus tard, de ce fait aussi, son œuvre entre en résonance avec les écrivains de l'après-Deuxième Guerre mondiale. L'hommage rendu par Luc Estang à Joseph Malègue, par lequel nous avons fait débiter cet article, participe de cela. Directement, les réflexions de Malègue dans *La Vie intellectuelle* font sens avec les positions de ses pairs des années 1940 et 1950 ; ceux qui seront inspirés par Georges Bernanos, ceux du roman sacerdotal étudié par Frédéric Gugelot²⁷, d'abord du point de vue de l'attention portée à la responsabilité du lecteur, en complément de celle de l'écrivain. Une attention complémentaire à une approche en termes de faits reliés à des normes dont l'examen participe d'une sensibilité sociale, voire sociologique, dont Malègue était familier de par sa formation.

À n'en pas douter, dans ce qui le raccroche à la pensée catholique des années 1930, malgré une forme éditoriale déroutante, *Augustin ou le Maître est là* est bien un "singulier roman" des "Lettres catholiques" comme l'a défini Luc Estang. Le "plus singulier" ? La question relève d'un vain échelonnage. Il reste que d'un certain décalage générationnel, de cette forme éditoriale et esthétique atypique, voire impossible, de cette occupation d'une périphérie littéraire, des fils peuvent être tirés de l'histoire d'un engagement littéraire, politique et social pour lequel le mouvement de "renaissance littéraire catholique" tel que je l'ai posé, n'est pas étranger par les nouvelles possibilités et les nouveaux questionnements qu'il a engendrés. Une autre présence de l'écrivain et de l'intellectuel catholique dont Malègue est un représentant à la fois modeste et hors-norme.

²⁵ « Réponse de Joseph Malègue », *La Vie intellectuelle*, 25 mars 1935, p. 488

²⁶ François Mauriac, *Œuvres autobiographiques*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1990, p. 181.

²⁷ Frédéric Gugelot, sans doute *La Messe est dite. Le prêtre et la littérature d'inspiration catholique en France au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférence », 20154.